



@ Nicoals Mesdom

texte **AGNÈS DESARTHE**
librement adapté des nouvelles fantastiques
et des journaux de **ANAÏS NIN**

une création de
Elise VIGIER

Contact

Emmanuelle OSSENA EPOC productions | + 33 (0)6 03 47 45 51 | e.ossena@epoc-productions.net

PARMI LES LUCIOLES C/o La Grenade 10, Square de Nimègue Bis 35200 Rennes T. +33 (0)6 49 29 47 25 | theatredeslucioles@wanadoo.fr

ANAÏS NIN AU MIROIR

Un texte d' **AGNÈS DESARTHE**

librement inspiré des nouvelles fantastiques et des journaux de **ANAÏS NIN**

mise en scène **ÉLISE VIGIER**

avec **Ludmilla Dabo, William Edimo, Nicolas Giret-Famin, Louise Hakim, Dea Liane, Makita Samba, Nanténé Traoré, Élise Vigier et Marc Sens** musicien

à l'image **Marc Bertin** (le Père), **Marie Cariès** (la Mère), **Hannarick Dabo** (la mère de Ludmilla), **Ôma Desarthe** (Anaïs ado), **Mia Saldanha** (Anaïs enfant), **Marcial Di Fonzo Bo, Luis Saldanha, Wandrille Sauvage, Philippe Sicot, Steven Tulmets, Flavien Beaudron, Stephen Bouteiller** (les soldats), **Claude Thomas, Patrick Demiere, Gérard Lange** (les hommes du bal) et les musiciens **Louison Audouard, Appolinaire Bertrand-Martembault, Julio De Siqueira, Johan Godard, Léo Zerbib**

Assistante à la mise en scène **Nanténé Traoré**

Scénographie **Camille Vallat & Camille Faure**

Films **Nicolas Mesdom**

Costumes **Laure Mahéo**

Maquillage - perruques **Cécile Kretschmar**

Lumières **Bruno Marsol**

Musiques **Manusound & Marc Sens**

Chorégraphies **Louise Hakim**

Régie générale **Camille Faure**

régie son **Manu Léonard**

Régie vidéo **Romain Tanguy**

Régie plateau **Camille Faure et Naoual El Fannane**

Réalisation des costumes **Antoinette Magny** - les Ateliers de la Comédie de Caen

Couturières **Yolaine Guais et Julie Duclutrasse**

Habilleuse **Marion Régnier**

Effets magiques **Philippe Beau** en collaboration avec **Hugues Protat**

Stagiaire assistant à la mise en scène **Flavien Beaudron**

Renfort tournage **Rosalie Audouard**

Direction de production - administration **Odile Massart** - Les Lucioles

Montage de la production - diffusion **Emmanuelle Ossena** - EPOC productions

Chargés de production **Lison Bellanger, Cécile Cora et Sullivan Arthuis** (films)

Production **Les Lucioles – Rennes (production déléguée)** et **La Comédie de Caen - CDN de Normandie**

Coproduction **Festival d'Avignon, Théâtre Dijon Bourgogne – CDN, Comédie de Colmar – CDN, La Passerelle – Scène nationale de Saint-Brieuc**

Avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**

Avec le soutien de la **SPEDIDAM**

Accueil en résidence **La Chartreuse – Villeneuve-lez-Avignon, Comédie de Caen – CDN de Normandie**

Accueil en coréalisation **Théâtre de la Tempête – Paris** avec le soutien financier de **Spectacle Vivant en Bretagne**

Construction décor **Ateliers de la Comédie de Caen – CDN de Normandie** sous la direction de **Carine Fayola**

Remerciements au Château Fontaine-Henry et au Bato

Je traverse la rivière, je traverse l'océan, je traverse la rue et chaque fois, je me sens étrangère; je suis une étrangère. Chaque fois, je m'adapte, je fais tout pour m'adapter.

Extrait du **Journal** d'Anaïs Nin



@ Christophe Raynaud de Lage

Question 1 : si on compose un poème pendant un bombardement, les obus cessent-ils de tomber ?

Question 2 : Si, alors qu'elle est poursuivie, une autruche plonge la tête dans le sable, son prédateur peut-il encore s'en emparer ?

Question 3 : Si une passion amoureuse me consume, cela me protège-t-il des incendies ?

Réponses : 1-oui, 2-non, 3-oui.

(...) Ma tête est vide. Complètement vide. Elle donne quelques petits coups de son poing fermé contre sa tempe. Vous entendez comme ça sonne creux ?

L'imagination pour vous, c'est comme une malle pleine de déguisements ou de bijoux, de pantins articulés, de plantes exotiques. Alors qu'en fait... c'est vide.

Il n'y a rien dans l'imagination.

Extraits de **Anaïs Nin au miroir** de Agnès Desarthe

Extrait de ***La nouvelle femme*** lu dans le cadre d'une conférence donnée à l'occasion de la *Célébration de la Femme dans les Arts* à San Francisco en avril 1974

Pourquoi écrit-on? je me le suis si souvent demandé que je peux répondre facilement. Je crois qu'on écrit pour créer un monde dans lequel on puisse vivre.

Je ne pouvais vivre dans aucun des mondes qui m'étaient offerts: celui de mes parents, celui de la guerre, celui de la politique.

J'ai dû créer un monde à moi, comme un climat, un pays, une atmosphère, dans lesquels je pourrais respirer, régner et me recréer chaque fois que la vie me détruirait. Voilà, je pense, la raison de toute œuvre d'art. L'artiste est seul à savoir que le monde est une création subjective, qu'il faut faire un choix, une sélection. L'œuvre est la concrétisation, l'incarnation de son monde intérieur. Il espère imposer sa vision personnelle, la faire partager.

Et s'il n'atteint pas ce deuxième but, l'artiste courageux continue malgré tout. Les quelques moments de communion avec le monde valent bien cette peine, car il s'agit finalement d'un monde créé pour les autres, d'un legs, d'un don destiné aux autres.

Nous écrivons aussi pour accroître notre propre connaissance de la vie. Nous écrivons pour charmer, enchanter, consoler les autres. Nous écrivons pour bercer nos amoureux. Nous écrivons pour goûter la vie deux fois, sur le moment et rétrospectivement.

Nous écrivons comme Proust pour rendre les choses éternelles, et nous persuader qu'elles sont le sont. Nous écrivons pour pouvoir transcender notre vie, atteindre ce qu'il y a au-delà d'elle. Nous écrivons pour apprendre à parler aux autres, pour raconter notre voyage dans le labyrinthe. Nous écrivons pour agrandir le monde que nous trouvons étouffé, rétréci ou désolé. Nous écrivons comme les oiseaux chantent, comme les primitifs dansent leurs rituels. Si vous ne respirez pas en écrivant, si vous ne criez pas en écrivant, si vous ne chantez pas en écrivant, alors n'écrivez pas, car notre culture n'en a nul besoin. Lorsque je n'écris pas, je sens mon univers se rétrécir. Je me sens en prison. Je sens que je perds ma flamme et ma couleur. Ecrire doit être une nécessité, tout comme la mer a besoin des tempêtes, et j'appelle cela respirer.

L'INTEMPORALITÉ PERDUE

et autres nouvelles

est un recueil de nouvelles inédites d'Anaïs Nin. Elles sont publiées pour la première fois en France, aux éditions NiL, dans la traduction d'Agnès Desarthe, le 6 février 2020.

J'ai découvert Anaïs Nin en traduisant L'intemporalité perdue et autres nouvelles, sous l'impulsion de Claire Do Sêrro, éditrice chez Nil. Je ne connaissais de cet écrivain que les clichés attachés à son personnage d'aventurière sentimentale, d'expérimentatrice érotique, mais j'en savais fort peu sur sa parole et son imaginaire poétique.

Les histoires réunies dans ce recueil de jeunesse tournent autour de la création, de la relation à l'art, de l'enfance. Des couples apparaissent, mère-fille, amant-amante, duo de danseuses et de danseurs. On y découvre un questionnement inlassable sur la genèse du sentiment artistique et sur les perturbations qu'il entraîne dans les relations amoureuses.

Une candeur inouïe habite ces pages, liée davantage au désir de sincérité et à la posture assumée de l'observatrice qui suspend tout jugement, qu'à une forme d'immaturité. La femme-enfant est aussi une mère-poule, comme le remarque Fernand Seguin lors d'un entretien accordé par Nin à la télévision canadienne en 1970. Impossible d'assigner l'écrivain à une place, à un rôle, à un personnage : sans cesse, elle échappe, elle surprend. C'est cette versatilité intense qui a, je crois, séduit Elise Vigier.

Lorsqu'elle m'a proposé de travailler avec elle à une adaptation théâtrale de ce texte, j'ai aussitôt senti que, telle une enquêtrice du réel et grâce à la conscience aigüe qu'elle possède sur les liens entre les rêves et la texture même du quotidien, Elise allait donner vie à une lecture contemporaine, spatiale et fortement incarnée. Je l'écoutais et le livre que j'avais traduit se changeait en pop-up. Les cases dans lesquelles chaque nouvelle se nichait, se trouvaient matérialisées par des pièces, les alvéoles d'un habitat urbain susceptible de recréer visuellement la cohabitation d'histoires différentes au sein d'un même volume, de conserver la polyphonie inhérente tout en cultivant les vibrations secrètes et les systèmes d'échos liés aux résonnances que fabriquent entre elles les multiples intrigues.

Nous nous trouverons ainsi dans le laboratoire où s'élabore la fiction à partir du vécu, de la même façon que lorsque nous vivons, nos journées sont façonnées – qu'on s'en rende compte ou non – par nos rêves.

AGNÈS DESARTHE



@ Christophe Raynaud de Lage

NOTES D'INTENTIONS

ÉLISE VIGIER 5 septembre 2022

Tout est parti de ma lecture des *Nouvelles fantastiques* d'Anaïs Nin, traduites par Agnès Desarthe et publiées sous le titre *L'intemporalité perdue*.

Anaïs Nin au miroir est un spectacle sur la rencontre, sur cet espace « à l'entre-moi, à l'entre nous », ce qui se crée entre un acteur, une actrice et l'auteure qu'il ou elle travaille, ce qui se crée entre les êtres dans la brièveté et l'éphémère d'une rencontre, d'un instant.

Ce qui s'écrit entre les mots, entre deux époques, le moment où Anaïs Nin écrit ces nouvelles et notre temps à nous aujourd'hui.

Ici Anaïs Nin est un miroir, une terre d'accueil, un espace où l'autre se cherche.

Il n'y a pas de biopic, pas de connaissance absolue et définitive, juste une rencontre à un instant donné qui est déjà entrain de s'envoler. A l'image de la première nouvelle et d'une des obsessions que l'on retrouve dans toute son œuvre, saisir le mouvement, la non fixité, l'eau, le fleuve, le sang, la vie en essayant de ne jamais l'épingler et de la laisser mouvante.

Mais ce n'est pas si simple de laisser l'amour ou le désir en mouvement, laissez la vie en vie. Lui laisser sa part d'inexplicable.

Cette histoire se passe dans un théâtre « où l'on voit des choses que l'on a jamais vu ailleurs », un lieu où le magique a le droit de se produire, un lieu où le désir fait parti du travail.

Anaïs Nin met en jeu une façon toute particulière de percevoir la réalité, d'être dedans et dehors en même temps, elle vit le quotidien, elle vit sa vie dans tous ses instants quotidiens et elle écrit sur l'expérience qu'elle vit. L'amour de l'expérience, le déplacement que cela produit.

Anaïs Nin dit *Je parle de petites choses, parce que les grandes sont autant de précipices*.

Dans le moment que nous vivons où nous sommes assaillis et assommés de terribles nouvelles j'avais envie d'expérimenter cela, parler sur un plateau des petites choses comme autant de reflets des grandes. Chacune de ces nouvelles contient un élément fantastique, surréaliste, magique; un décollement de la réalité s'opère devant nous.

La réalité est-elle enfermée dans ce qu'on nous dit d'elle ? Anaïs Nin dans ses nouvelles et dans ses journaux (que j'ai lu dans un second temps et qui on fait partie aussi de la matière à partir de laquelle le spectacle s'est écrit) arrive à saisir la réalité dans sa multiplicité : son époque, sa subjectivité, son quotidien et son fantastique. *Observons, écoutons, il se passe sans cesse des choses étranges*.

Dans ces nouvelles, qu'elle écrit à vingt-cinq ans, son enfance et ses parents artistes sont très présents, bien réels et pourtant déjà transformés en figures de conte.

Cela m'a beaucoup intéressé de voir comment Anaïs Nin met en scène et en écriture son enfance.

Elle cherche dans le quotidien ce qui le rend magique.

L'enfance est le berceau de l'imaginaire, on naît avec l'imaginaire, l'inconscient, le non savoir, et comment garder cet espace de jeu ? C'est une question qui se pose. Dans son journal d'enfance elle dit cela « *Mes curiosités sont immenses* », pour moi c'est cela la part d'enfance, maintenir la curiosité et l'immensité.

Pour écrire le texte et le spectacle avec Agnès Desarthe nous nous sommes dit qu'il n'y aurait pas une Anaïs Nin, il y en aurait plein, les acteurs et actrices en seraient les multiples reflets.

***L'intemporalité perdue*
ou ce que Nin nous dit**

Anaïs Nin est une jeune fille des années 1920, dites « folles ». Elle épouse leur modernité tout en proposant, par anticipation, un reflet de la nôtre. C'est cette impression d'absolue nouveauté mêlée de « déjà vu » qui m'a guidée dans la traduction du recueil de nouvelles qu'elle publia, ayant mûri son écriture, à 27 ans, après avoir accumulé des pages et des pages de journal, ou plutôt de journaux car elle en tenait deux à la fois, l'officiel et... l'autre.

L'adaptation théâtrale qui se met en place en 2020 sous l'impulsion d'Élise Vigier tient compte de cet effet miroir. Plusieurs thèmes que Nin aborde - le féminisme, l'érotisme, le rapport au corps, la création, la rivalité homme-femme, la mystique, la politique - semblent engager un dialogue spontané avec notre époque. Si on ajoute à cela les milliers d'entrées du journal dont Anaïs Nin entreprend l'écriture à onze ans et qui s'achève avec sa disparition, on trouve la matière d'un monde qu'il est particulièrement stimulant de représenter sur scène en utilisant les outils spécifiques de l'auteure et de l'expérimentatrice qu'elle fut.

Le travail d'adaptation ne puise donc pas seulement dans les intrigues développées par les nouvelles, il se nourrit aussi de la vision de l'artiste, de ses penchants, de ses inclinations, qu'il s'agisse de la danse, du surnaturel, du spiritisme, de la pratique amoureuse comme instrument de recherche, ou de la constante remise en cause des représentations conventionnelles.

Le fantastique, présent dans des nouvelles comme *l'Intemporalité perdue*, *Tishnar* ou *Les roses rouges*, mais aussi dans *La danse qui ne pouvait être dansée*, s'incarnent à la scène à travers la magie, les transformations, les miroirs dont on dépasse la fonction narcissique pour exploiter la dimension inquiétante.

L'aller-retour constant que pratique Nin entre la vie réelle et l'œuvre, en passant par le journal, se traduit par l'intrusion dans la loge, l'espace secret du comédien que nous exposons volontairement au public, dans une démarche d'impudeur contrôlée, inspirée par le rapport qu'entretiennent chez Nin journaux intimes et fiction.

La dimension autobiographique, illustrée surtout par des nouvelles comme *La chanson dans le jardin*, *Le sentiment tzigane*, *Le russe qui ne croyait pas aux miracles*, *Fiancés par l'esprit*, ou *Un sol glissant*, nous invite à tracer un parcours suivant les différentes étapes de la vie d'une femme, et, plus particulièrement d'une femme artiste. L'itinéraire qui se dessine, hanté par la figure des parents, des amants, des parents-amants est à la fois sinueux et précis. La possibilité de faire incarner ces différents personnages par des comédiens qui échangeront leurs rôles afin de reproduire le trouble et la fascination du même qui traverse l'inceste, autant que l'effroi qui teinte les relations passionnelles et rivales des mères avec leurs filles, offre l'occasion de diffracter la lumière équivoque que continue de répandre cette œuvre à près de cent ans de distance.

Dans les années 2020, la jeune fille des années 1920 acquiert un statut d'icône. Que vient-elle nous dire de nous et de ce que nous vivons ?



© Christophe Raynaud de Lage

3 février 1928

Je vis doublement. J'écris doublement.

6 février 1928

Danser et écrire suffisent.

18 avril 1928

Le soir. Je reviens de mon cours de danse. Déprimée, troublée, perchée sur de très hauts nuages, comme en suspens. Le Journal d'Imagy s'écrit dans ma tête. Ce sera un Journal spécial, écrit séparément. Je ne peux pas vivre dans la réalité – j'ai besoin de vivre dans des histoires. Ensuite, je fusionnerai les deux et offrirai au monde mon moi réel et Imagy comme une seule et même personne.

20 avril 1928

La phrase de Proust sur laquelle j'ai médité pendant des heures est celle-ci : « Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets, et de climats. » C'est l'expression la plus simple de cette notion quasi mystique qui l'obsède et irrigue tous ses livres, *A la recherche du temps perdu* et, surtout, *Le Temps retrouvé*.

13 mai 1929

Je suis dénuée de morale, je ne crains ni les conventions ni l'opinion, et reste accrochée à mes idées.

1^{er} Janvier 1931

Je crois de plus en plus qu'il faut intensifier l'expérience personnelle jusqu'à ce qu'elle rejoigne l'universel – l'expérience objective. Tout tient au degré d'intensité. Un être d'une intensité personnelle exceptionnelle brise sa propre carapace et dépasse ses propres obsessions – et se rapproche du Tout mystique.

2 avril 1931

Bon, ressaisis-toi. Tout n'est pas poésie, mais tu es un poète, alors tu dois chanter. Et par chanter, je ne veux pas dire composer des vers joyeux – non – un chant triste, et même tragique est permis – mais cela doit être de la musique, et non la voix d'un phonographe débitant des banalités.

(...)

Je dois étudier, écrire, travailler, apprendre comme une damnée. Je dois apprendre à avoir une pensée soutenue : la mienne avance par bonds et se heurte toujours à ses limites.

18 avril 1931

(...)

Un jour, il y a longtemps, au beau milieu du boulevard du Montparnasse, je me suis soudain demandé ce qui se produirait si j'écrivais tout ce que je pensais.

11 mai 1931

Si je n'avais pas créé mon propre univers, je serais certainement morte dans celui des autres.

15 septembre 1931

Et il me serait égal de mourir encore et encore, car être en mouvement, que ce soit vers la mort ou vers la vie, c'est vivre.

15 septembre 1931

Avoir de l'imagination, c'est s'asseoir dans le métro en face d'un homme qui porte un chapeau gris, regarder ce chapeau gris, et que ce gris vous rappelle le gris des rochers de Majorque et celui de l'écorce des vieux oliviers – ce même gris que portent les Espagnols à la corrida – et donc, avoir de l'imagination, c'est voyager tout autour du monde parce que l'homme assis en face de vous dans le métro porte un chapeau gris.

N'avoir aucune imagination c'est regarder pendant vingt minutes le chapeau gris et remarquer qu'il est taché, et que bientôt vous allez arriver à la Dixième Rue.

Extrait *Les chambres du cœur* Anaïs Nin

Djuna descendant l'escalier de la péniche : plusieurs femmes descendaient ensemble. Djuna femme multiple, faite de couches successives, les unes façonnées par ses parents et son enfance, les autres par son travail et ses amis, d'autres encore modelées par l'histoire, la géologie, le climat, la race et l'économie du pays, et marquées par les innombrables décors de la vie : le ciel et la nature du sol, les sources claires de la naissance, la présence d'un arbre, un mot prononcé au hasard, une image, et toutes les sources corrompues que sont les livres, l'art, les dogmes, les amitiés suspectes et tous les lieux putrides où l'homme revient blessé, écrasé, mutilé. Les gens passent en revue toutes leurs misères physiques (...) . Mais ils ne font jamais le compte des meurtrissures et des cicatrices qui tapissent l'envers de leur être et constituent un univers en soi, un miroir où le monde se reflète diversement pour chacun, après avoir traversé le kaléidoscope de la mémoire et les multiples plaques sensibles du psychisme. Chaque mot, chaque événement, chaque expérience sont soumis à l'action chimique de sentiments qui les filtrent, les digèrent, les transforment, avant de les reprojeter dans l'univers des autres.

Mouvement simultané de toutes les couches de l'être, comme dans le tableau de Marcel Duchamp **Nu descendant un escalier**. Moi multiple diversement construit, non d'un seul jet, non d'une seule poussée, mais de la superposition de nos moi successifs qui affleurent, (...) laissant voir les spirales infinies de l'âme, une constellation de sentiments qui se déploient à l'infini aussi mystérieusement que la lumière et que l'espace dans le monde intersidéral.

Extrait de *Les enfants de l'Albatros* de Anaïs Nin

Et Djuna retourna dans le labyrinthe de ses cités intérieures.

Où la musique, comme un fleuve souterrain, emporte dans ses flots nos états d'âme, nos sentiments, nos émotions, les roule, les dissout, forme et reforme à l'infini des mondes de mouvance...

Où les maisons n'ont qu'une façade, qu'il est aisé de traverser pour entrer et sortir

Où les rues n'ont jamais de nom, car ce sont les rues de nos peines

Où les oiseaux qui chantent sont des oiseaux de paix, des oiseaux de paradis, les oiseaux bariolés du désir qui naissent dans nos rêves

Ce voyage sans boussole, sans baromètre, sans gouvernement, sans encyclopédie, effrayait bien des gens

Mais Djuna, elle, savait qu'en renonçant à son identité on parvenait à s'enfoncer de plus en plus profondément au cœur de la conscience, partant des couches les plus superficielles, la petite zone joyeuse du sol, on descendait toutes les strates géologiques de l'être, ne gardant avec soi que la fragile balance du cœur pour y peser l'impondérable.

On parcourait les rues de ses chagrins secrets où, allégé de son identité, on se laissait porter et balloter par une musique anonyme à l'intérieur du temps, ne retrouvant que les moments bénis d'extase...

Que les moments privilégiés, restés marqués à tout jamais, l'émotion gravée dans la chair pour résister aux flux et aux reflux de la mémoire.

Afin que seules les heures vertigineuses de la béatitude ressurgissent indéfiniment dans les sources, les ruisseaux et les fleuves de la musique....



@ Christophe Raynaud de Lage

ÉQUIPE ARTISTIQUE

AGNÈS DESARTHE TRADUCTRICE ET AUTRICE

Agnès Desarthe est née en 1966 à Paris. Elle est l'auteur de nombreux livres pour les enfants et les adolescents et de romans pour les adultes aux éditions de l'Olivier dont *Un secret sans importance* (prix Inter 1996), *Mangez-moi*, *Le Remplaçant* (prix Marcel Pagnol 2009), *Dans la nuit brune* (Prix Renaudot des lycéens 2010), *Ce cœur changeant* (Prix Littéraire du Monde 2015), et, plus récemment, *La chance de leur vie* (2018). Elle a publié en septembre 2021 *L'éternel fiancé*.

Elle a également publié deux essais : *Comment j'ai appris à lire* et *V.W.*, consacré à Virginia Woolf, en collaboration avec Geneviève Brisac.

Agnès Desarthe a traduit de l'anglais au français plus d'une trentaine d'ouvrages : en littérature jeunesse, une douzaine de l'auteure Lois Lowry, trois romans de Anne Fine, deux albums de Maurice Sendak et deux d'Allen Say ; en littérature pour adultes, elle a traduit deux ouvrages de Virginia Woolf, et deux ouvrages de Cynthia Ozick, dont *Les Papiers de Puttermesser*, traduction qui lui a valu deux prix littéraires en 2007.

Elle a traduit aussi des nouvelles d'Alice Munro, prix Nobel de littérature 2013, publiées sous le titre "*Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout*" aux éditions de l'Olivier en 2019.

Elle écrit par ailleurs des chansons pour Michel Lascault et le groupe MASH et se tourne parfois vers le théâtre.



Dernières traductions parues

Des souris et des hommes de John Steinbeck
(Gallimard, mai 2022)

La dernière colonie de Philippe Sands
(Albin Michel, août 2022)

Derniers ouvrages parus

L'éternel fiancé
(Éditions de l'Olivier, août 2021)

C'était mieux avant
(Gallimard Jeunesse, mai 2021)

ÉLISE VIGIER METTEURE EN SCÈNE

Elise Vigier a suivi la formation de l'École du Théâtre National de Bretagne. En 1994, elle crée avec les élèves de sa promotion *Les Lucioles*, un collectif d'acteurs.

elle est artiste associée à :

- la direction de la Comédie de Caen – CDN de Normandie (depuis 2015)
- l'Université Nouvelle Sorbonne à Paris (2022 -2024)
- la MAC de Créteil (de septembre 2016 à juin 2020)

Elle co-met en scène plusieurs spectacles avec Marcial Di Fonzo Bo, notamment des pièces de Copi, Rafaël Spregelburd, Martin Crimp, Petr Zelenka.

Avec Frédérique Loliée, elle joue et met en scène en duo l'écriture de Leslie Kaplan, *Déplace le ciel* et *Louise, elle est folle, Toute ma vie j'ai été une femme*.

Comme actrice, elle joue principalement dans des mises en scène de Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Maillet, Bruno Geslin, Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna.

Dans le cadre d'un projet européen, elle réalise un documentaire *Les femmes, la ville, la folie 1. Paris*. Elle co-réalise également, avec Bruno Geslin, un moyen métrage *La mort d'une voiture* et écrit, avec Lucia Sanchez et Frédérique Loliée, à la réalisation de films courts intitulés *Let's Go* dans lesquels elles jouent également.

En novembre 2017, elle a mis en scène *Harlem Quartet* d'après le roman *Just Above My Head* de l'auteur américain James Baldwin créé à la MAC de Créteil. En janvier 2018, elle signe avec Marcial Di Fonzo Bo *M comme Méliès* à la Comédie de Caen. Le spectacle a reçu le Molière du spectacle Jeune public en 2019.

Et *Kafka dans les villes* en co-mise en scène avec Frédérique Loliée et la collaboration de Gaëtan Levêque pour le cirque dans le cadre de Spring en mars 2018 sur une composition de Philippe Hersant pour l'Ensemble Sequenza 9.3 à partir de *Premier Chagrin* de Franz Kafka.

En 2020 elle met en scène *Le Royaume des animaux* de Roland Schimmelpfennig avec Marcial Di Fonzo Bo à la Comédie de Caen.

En janvier 2021, elle a mis en scène un deuxième spectacle pour le jeune public autour de la figure de Buster Keaton avec Marcial Di Fonzo Bo. En mai 2021, elle met en scène, aux Plateaux Sauvage à Paris, *Le monde et son contraire – Portrait Kafka* de Leslie Kaplan.





Nanténé TRAORÉ comédienne & assistante à la mise en scène

Après une licence d'études théâtrales à l'université Paris III Sorbonne Nouvelle, elle suit les cours de Véronique Nordey, avant d'intégrer l'Atelier, dirigé par Didier-Georges Gabily. Sous sa direction, elle joue dans « Des cercueils de zinc », « Enfonçure », et « Gibiers du temps 2^{ème} époque ». Elle jouera également sous la [direction](#) de Gabriel Garan, Pascal N'Zonzi, Koffi Kwahulé, Elise Vigier, Eva Doumbia, Guy Régis Junior, Catherine Boskowitz, Guillaume Cayet, Aurélia Lüscher... Elle a déjà assisté Elise Vigier pour la mise en scène de « Harlem Quartet ».



Ludmilla DABO comédienne & chanteuse

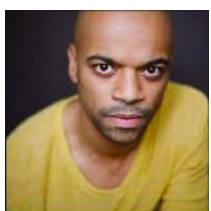
Chanteuse et comédienne formée au conservatoire du 10^{ème}, puis du 5^{ème} de Paris, elle intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 2007/10. Elle a joué sous la direction de Simon Gauchet, Bernard Sobel, Nadine Baier, Alexandre Zeff, Lena Paugam, Léonora Miano, Irène Bonnaud, Jean-Philippe Vidal, Luca Giacomoni, Mélanie Leray, David Lescot, Elise Vigier, Lazare...

Elle reçoit en Juin 2020 *Le Prix de la Meilleure Comédienne de l'Année du Syndicat de La Critique* pour son rôle dans « Une Femme se Déplace » de David Lescot.



Louise HAKIM danseuse & chanteuse

Danseuse et chorégraphe, elle se forme entre autres au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris. Elle collabore régulièrement avec musiciens et metteurs en scène (Collectif WARN!NG, Quatuor Impact, Compagnie Les Loups à Poche, Collectif IO) et danse pour diverses compagnies: C'Interscribo (Tatiana Julien), Dancing Lucy (Stefan Dreher), Willi Dorner, Toujours après minuit (Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna), le pôle (Léonard Rainis et Katell Hartereau), Gramma (Aurélié Berland), Nuit & Jour (Hervé Diasnas et Valérie Lamielle), Soleil Sous la Pluie (Catherine Gendre), Théâtre en Scène (Vincent Goethals).



Nicolas GIRET-FAMIN comédien

Formé à l'École nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier, puis à L'Atelier Volant du Théâtre National de Toulouse, il a comme professeur notamment Marcial Di Fonzo Bo, Cécile Garcia-Vogel, Georges Lavaudant, Christophe Rauck, Laurence Roy et Ron Burrus. Il développe également un intérêt pour la danse contemporaine et le chant. Au théâtre il joue sous la direction de Laurent Pigeonnat, Carles Santos, Jacques Nichet, Juliette Navis et Raphaële Bouchard, Thomas Poulard, le chorégraphe Fabrice Ramalingom, Jean-Michel Ribes et Elise Vigier.



Dea LIANE comédienne

Tout en terminant son master de recherche en Histoire à Sciences Po, elle se forme au Conservatoire du 8^{ème} arrondissement de Paris puis, en 2014, intègre l'Ecole du Théâtre National de Strasbourg (TNS). Après sa sortie, elle joue sous la direction de Falk Richter, Stanislas Nordey, Julien Gosselin, Paul-Emile Fourny, Pauline Haudepin, Mathilde Delahaye et Lucie Berelowitsch. Au cinéma, elle joue dans « L'homme qui avait vendu sa peau », un long-métrage de Kaouther Ben Hania (sortie 2020).



Makita SAMBA comédien

Formé au Cours Florent puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique à Paris, il joue notamment sous la direction de Clément Poirée, Guillaume Vincent, Marie Lamachère, G. Monvoisin, Patrick Pineau, Jean-Pierre Garnier, Pauline Raineri, Paul Desveaux, Gaspard Monvoisin, Elise Vigier, Julie Bertin et Jade Herbulot, ... Au cinéma, il joue avec J. Huth, N. Petersen, K. Bensalah, F. Videau, J.-P. Civeyrac, H. Charuel, M. Haneke *Happy End*, A. Téchiné *Nos années folles*, M. Schleinker *Angelo*, Jacques Audiard *Les Olympiades*...



William ÉDIMO comédien

a suivi la formation du Conservatoire National Supérieur D'art dramatique à Paris de 2008 à 2012. Il étudie sous la direction de Daniel Mesguich, Nada Strancar et Gérard Desarthe et Denis Podalydès. A sa sortie il collabore, au théâtre avec Stéphane Valensi, Sandrine Anglade, Patrick Pineau, Bob Wilson, Jean Yves Ruff, Linda Blanchet, Elise Vigier, Jean -François Auguste et Aurélia Luscher.

Puis au cinéma avec Vladilène Vierny, Sébastien Betebeder, Pierre Emmanuel Urcin, Ange-Regis hounkpatin et Pierre Giafferie

PRESSE

HOTELLO par Véronique Hot / 11 juillet 2022

(...) On ne sait si l'action est réelle ou pure imagination car tout se passe dans un théâtre où des comédiennes et des comédiens répètent leurs numéros de music-hall pour un spectacle autour d'Anaïs Nin. Chacun des interprètes porte en lui un peu d'Anaïs Nin, redistribuant les cartes du présent, du réel, du désir et des attachements, dans la réalisation de leur métier artistique.

Ce portrait tend le miroir du passé au présent – le nôtre-, d'un trouble à l'autre, de Cuba à l'Europe. Et William Edimo, Nicolas Giret-Famin, Louise Hakim, Makita Samba, Nanténé Traoré forment une troupe de saltimbanques des plus réjouissantes – danse, déclamation et retour à soi.

Ils travaillent et questionnent cette femme qui écrit, libre, intrépide, provocatrice, exhibitionniste, et entament un dialogue avec elle. Ludmila Dabo diffuse par sa présence évocatrice beaucoup de la dame libre, s'inquiétant pour sa mère qui vient de banlieue – bus, tram, métro – voir la représentation du soir. Untel, en échange, ne veut pas que ses parents le voient sur scène.

Anaïs Nin au miroir est un spectacle qui s'appréhende comme un work in progress, un travail de laboratoire en mouvement ouvert à l'insolite, une forme mouvante contemporaine, une installation vivante.

SUR LES PLANCHES - Par Laurent Schteiner – 19 juillet 2022

(...) Ce faisant, Elise Vigier travaille sur l'alchimie de l'amour sous toutes ses formes, lieu magique où tout est possible. Les multiples variations de l'amour en attestent. Douceur, violence s'entrechoquent à la recherche d'Anaïs. Mais celle-ci revendique tout. Les nouvelles défient comme autant d'arguments mis en avant pour découvrir des pans entiers de sa personnalité. Ces scènes introspectives couplées, à une musique multiple et dissonante, créent un ensemble esthétique d'une réalité intime et d'une grande intensité. Soulignons le travail colossal de mise en scène d'Elise Vigier qui sous-tend une passion pour Anaïs Nin et la remarquable interprétation des comédiens qui valorisent ce spectacle comme jamais.

TÉLÉRAMA 14 juillet 2022

Pas facile d'embrasser l'univers d'une écrivaine comme Anaïs Nin (1903/1977). Figure de l'émancipation féminine, brassant tous les genres littéraires jusqu'à l'écriture intime, scrupuleusement déroulée au fil d'un journal qui lui servit de compagnon toute sa vie. La metteuse en scène Elise Vigier a découvert, par hasard, son recueil de nouvelles fantastiques (*L'intemporalité perdue*) écrites avec la fougue de la jeunesse (...). Des récits d'un charme fou, sensibles et fantaisistes, où les situations quotidiennes, de l'enfance à la maturité, dérivent vers l'étrangeté.

Imbriqués en tableaux successifs, ils sont devenus la matière d'un spectacle où Elise Vigier tisse aussi beaucoup d'autres fils, y compris ceux du journal (...) Invitée dans l'ancienne propriété de Maupassant à Etretat, une jeune femme s'endort ici justement au fond du jardin, dans un bateau, et accomplit un voyage dans le temps. Elise Vigier, la fera réapparaître, telle l'incarnation d'Anaïs Nin, dans un théâtre où une troupe répète son œuvre. La première étape de cette traversée est une savoureuse rencontre entre la femme de ménage du théâtre et le fantôme d'Anaïs Nin (Dea Liane, si subtile, dont la ressemblance avec le modèle est troublante). Cette relation ancre toute la fable via une série de scènes muettes, joliment tournées sur les méandres de la Seine.

Artisanat théâtral. La troupe en répétition, elle, attend sa metteuse en scène, toujours en retard. En profite pour se taquiner, mais joue quand même l'histoire de la fille qui se fait livrer des roses rouges, celle du Russe prêt à se jeter dans la Seine, ou de la femme scindée en deux. Tous semblent emportés par la lumineuse Ludmilla Dabo. Son interprétation chantée d'un des poèmes ultra-érotiques signé par Nin est d'une grâce absolue.

L'artisanat théâtral est souvent efficace et la magie prend à plusieurs reprises.

THÉÂTRE DU BLOG – par Mireille Davidovici – 18 juillet 2022

Agnès Desarthe et Elise Vigier en proposent un portrait éclaté aux multiples facettes. Le spectacle est construit sur des séquences et la metteuse en scène ne boudé pas les effets spéciaux, comme ces tours de magie de Philippe Beau (Anaïs Nin, enfant, fut coupée en deux sur scène par un illusionniste). Ou un numéro de danse du ventre par Louise Hakim, la danseuse du groupe qui nous donne aussi une démonstration de flamenco, si prisé par Anaïs Nin. Le charme de cette élégante mise en scène opère....

FOUD'ART / 10 juillet 2022

Ce spectacle étrange, par touche impressionniste, remonte le fleuve de la mémoire, réfléchit l'âme et poétise la personnalité d'Anaïs Nin.

Parmi les Lucioles

C/o La Grenade 10, Square de Nimègue Bis
35200 Rennes

WWW.THEATRE-DES-LUCIOLES.NET

Diffusion/Production

Emmanuelle Ossena (EPOC productions)

+ 33 (0)6 03 47 45 51

e.ossena@epoc-productions.net

Administration/Production

Odile Massart (LES LUCIOLES)

+ 33 (0)6 49 29 47 25

theatredeslucioles@wanadoo.fr



@ Nicolas Mesdom